



*Les Parapluies*

*de Cherbourg*

(1964)

C'est Noël, Maman doit avoir 16 ans - maxi, puisque ses parents sont encore en vie -, toute la famille est réunie chez la tante du Vézinet. C'est long, un peu formel. Les hommes parlent, les femmes approuvent, les enfants se taisent. Maman s'ennuie. On se donne des nouvelles de ceux qui n'ont pas pu venir. On se lamente de ce que Machin et Bidule, les cousins calvinistes, n'arrivent pas à avoir d'enfants. Maman dit, à mi-voix mais sans doute un peu trop fort : « Oui ben peut-être que s'ils allaient un peu moins au temple, ils auraient un peu plus d'enfants. » Pour lui apprendre la politesse, son père l'envoie dîner seule dans la cuisine, où la télé a été reléguée pour faire de la place au salon.

Et voilà, me racontait-elle, comment j'ai vu *Les Parapluies de Cherbourg* pour la première fois.





*Indiana Jones*

*et la dernière*

*croisade (1989)*

On était à Paris tous les trois pour Noël, j'avais 7 ans. Maman était sans doute en réunion dans un ministère, donc on avait la journée libre, Papa et moi. À un moment on a pris le bus dans le mauvais sens et on s'est retrouvé Place d'Italie, et comme j'étais fatigué Papa a proposé qu'on aille au cinéma. *Indiana Jones et la dernière croisade* venait de sortir, j'avais vu des images à la télé, au journal de 20h je pense, et en tout cas j'étais carrément partant.

Je me souviens d'une salle immense et un peu vieillotte, pas trop des pubs ou des bande-annonces. En revanche je me souviens bien que quand le film a démarré, il était en version originale sous-titrée. Papa n'avait pas pensé à vérifier, parce que dans notre province il aurait été inconcevable qu'un Spielberg passe en VO. Je lisais encore assez lentement et du coup j'ai plus regardé les sous-titres que le film, mais il m'en est tout de même resté beaucoup d'images disons primordiales : tout le début avec River Phoenix, les bateaux à Venise, le side-car au poste-frontière, le tank qui racle la pierre, le zeppelin qui fait demi-tour, Petra.

Je ne pouvais pas imaginer que mon père reconnaissait sans doute dans la relation difficile entre Indiana et Henry Jones ses propres démêlés avec un père rigoriste et jamais content, ni que je devais regretter un jour que ma propre relation avec lui soit interrompue alors que nous en étions enfin arrivés au stade de l'acceptation et de la compréhension mutuelles. À sept ans tout paraît fort loin.

En sortant, j'ai interrogé Papa parce que quelque chose m'échappait tout de même : je me souvenais distinctement avoir vu à la télé des bouts du film doublés en français, et il me paraissait bizarre de doubler une bande-annonce mais pas le film - je trouvais que c'était un peu mesquin, pas très correct pour les gens qui s'attendaient à aller voir un film doublé et se retrouvaient devant une version sous-titrée. Papa m'a alors expliqué posément pourquoi des gens préféraient les versions originales, entendre la voix des acteurs, peut-être comprendre la réplique d'origine pour peu qu'ils parlent une autre langue. J'étais abasourdi : jusqu'alors je croyais le cinéma uniquement capable de susciter des passions pures et viscérales, exemptes de snobisme et universellement partagées. Pour moi il fallait

nécessairement doubler les films afin que chacun puisse s'y abîmer, s'y perdre, s'abandonner à la puissance de la narration.